
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47460

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Martin DINGES (Hg.), Hausväter, Priester, Kastraten. Zur Konstruktion von Männlichkeit in Spätmittelalter und Früher Neuzeit, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1998, 297 S. (Sammlung Vandenhoeck).

La *Gender History*, faite surtout par des femmes – Ute Frevert en Allemagne fut une pionnière –, s'empare des hommes, dans leur sexualité hétéro ou homo, la seconde ayant d'ailleurs été plus explorée que la première. L'historicité du sexe et de la sexualité n'est plus à prouver et la période médiévale et moderne, où le discours biologique n'est nullement dominant, permet de révéler la prégnance du culturel: domination d'un sexe sur l'autre et combat pour l'égalité, polarisation des rôles masculin et féminin, historicité, complexité et fragilité des pratiques masculines (*Mann-Sein*) à bien distinguer des images normatives construites (*Männlichkeit*). Ce nouveau territoire de l'historien (de l'historienne?) fabrique un discours qui décentre et déconstruit/reconstruit l'image de l'homme.

Heike TALKENBERGER étudie la construction des rôles masculins et féminins dans 60 oraisons funèbres wurtembergeoises de 1560 à 1800. Le genre, qui pare le défunt de toutes les vertus pour en faire un modèle, est bien propre à créer des stéréotypes. Pour les hommes, après la naissance, la parenté, l'enfance et l'éducation (collège, université, *Kavaliersreise*), c'est la carrière qui est évoquée, militaire pour les uns, domestique pour les autres (la gestion des biens), officière pour les bourgeois. Les filles, elles, sont éduquées à l'intérieur de la famille et la suite de leur vie se limite au mariage et aux enfants. Mais au XVIII^e siècle apparaissent chez quelques hommes, souvent à l'occasion d'une maladie, d'une infirmité ou d'une faiblesse de la nature, des vertus traditionnellement féminines, l'obéissance, la chasteté, la tendresse envers l'épouse et les enfants. Wilhelm v. Kechlen, qui meurt en 1752 à 24 ans, que sa faible constitution a éloigné de la rude vie des camps, a mené le combat du chevalier chrétien dans sa courte existence de fils soumis à sa mère, d'époux aimant et de père attentionné. Ce n'est pas un cas unique. L'expérience de la maladie rapproche le noble du bourgeois et harmonise les rôles masculin et féminin dans la valorisation de la tendresse et de l'émotion, liée à une intensification de la piété et des relations familiales.

Le prêtre catholique porte bien haut la toute puissance du mâle sur l'autre sexe, en même temps qu'il doit nier sa sexualité par le célibat et la chasteté. Les sermons de Basse-Autriche et de Styrie à l'âge d'or de l'éloquence baroque (1660–1710) s'adornent de métaphores qu'il convient parfois d'interpréter littéralement. Renate DÜRR montre l'utilisation d'images masculines et féminines et les inversions qui présentent la Vierge en habit de prêtre et le Christ en femme quand il faut personnifier l'*Ecclesia* maternelle et compatissante. Deux aspects sont valorisés dans le prêtre, le *pastor bonus*, pêcheur d'âmes, mère pour ses enfants, ourse pour ses oursons, et le dispensateur d'une Eucharistie qui lui donne une force extraordinaire. Les prêtres sont des anges, ils sont même supérieurs à eux et aussi à la Vierge; il y a du divin dans celui qui proclame *Hoc est enim corpus meum* et non *Hoc est enim corpus Christi*.

Bernd-Ulrich HERGEMÖLLER nous fait quitter la grandeur du sacerdoce pour le monde des sodomites et homosexuels vénitiens de la fin du Moyen-âge. La sodomie est un des quatre crimes contre nature, avec l'onanisme, la zoophilie et le faux commerce entre homme et femme (*vitium non debitum*). De 1401 à 1500, 500 procès contre des hommes, 34 contre des femmes sont instrumentés par les instances vénitiennes; ils aboutissent à 70 condamnations à mort pour l'horrible crime qui attire la colère de Dieu sur la cité, comme cela fut le cas pour la Sodome de la Bible, et qui prive Venise d'une descendance espérée. C'est le sodomite actif, souvent le plus âgé du couple, qui est lourdement châtié. Mais on découvre aussi que le jeune sodomisé n'est pas toujours victime; du jeune non coupable on passe au jeune consentant et jouissant. Et le délit n'est pas strictement individuel, il existe des communautés durables et pratiquantes. Quant à la sodomie intersexuelle, elle s'introduit dans le bordel comme dans le lit conjugal. Ce qui est condamné avec la dernière sévérité, c'est l'anallité des rapports; ni la fellation, ni le cunnilingus ne semblent pourchassés. Le sodomite,

c'est la négation de la masculinité qui s'épanouit dans l'homme marié et se sublime dans le clerc; il est donc un danger pour l'ordre social.

Où placer les castrats dans une société aux rôles sexués bien définis? Patrick BARBIER montre la durable et parfaite intégration de ces émasculés, du moins ceux qui réussirent sur les scènes d'opéra et dans les chœurs d'église qui ne pouvaient employer des femmes. Souvent très grands, pas systématiquement féminisés, ils suscitèrent parfois des amours passionnés de la part de dames lasses de la grossièreté masculine, ou érotiquement attirées par des grâces féminines ... Leur sexualité fut bien diverse, totalement nulle parfois comme pour le plus célèbre des castrats, Farinelli, dans le meilleur des cas allant jusqu'à l'érection et l'éjaculation (sans sperme évidemment). Certains épousèrent des protestantes, le mariage catholique étant interdit. A partir de 1750, les philosophes français ne ménagent pas leurs critiques, tandis que dans les conservatoires italiens, les *integri* méprisent les *non integri*. Le temps était passé de ces *divi assoluti*.

Le sexe fort devenu faible, tel est le thème étudié par Cordula BISCHOFF à partir de 60 représentations d'Hercule et Omphale entre 1520 et 1750, 8 faisant l'objet d'illustrations (Notons que p. 185 les légendes des illustrations 6 et 8 sont inversées). Hercule tient la quenouille tandis qu'Omphale revêtue de la peau du lion de Némée arbore la massue, symbole phallique. Hercule est soit démasculinisé, ridiculement doté d'un grand décolleté et d'une barbichette flottante (estampe de Bâle, 1518), soit il demeure musculeux mais dans une robe de femme. Cranach le Vieux en fait l'esclave de femmes moqueuses. Mais le thème iconographique peut prendre une nouvelle signification, de l'homme dévirilisé on passe à la célébration de l'amour: Hercule retrouve alors la droite du tableau, alors qu'il était à gauche précédemment, et il récupère sa massue et sa peau de lion. Cet amour est chaste dans le tableau de Dorigny (1643), où Omphale, comme Diane, brandit un arc, symbole de chasteté, ou carrément érotique dans celui de Boucher (1734), où Hercule et Omphale, satyre et femme, mêlent leurs membres et leur bouche dans une étreinte passionnée.

La masculinité, c'est aussi boire; l'ivresse fait l'homme («Celui qui n'a jamais été saoul n'est pas un homme») mais le transforme aussi en porc. Ce vice touche tout le monde, sans distinction sociale ou de richesse. L'homme doit pouvoir tenir le juste milieu entre l'ascèse monastique et l'intempérance populaire; il peut boire à condition de ne jamais perdre le contrôle de son corps et de son esprit. Ce qui est visé avant tout, c'est l'homme, qui abandonne sa famille pour le cabaret et ruine sa santé. Pour le reste, l'alcool fait de l'homme aussi bien un héros qu'un dégonflé. Les femmes sont réputées sobres; mais celles qui s'abandonnent à ce vice masculin, ne sont plus des femmes, elles perdent les attributs précieux de leur sexe, chasteté et retenue. La femme ivre est une putain. Si l'ivresse masculine est tolérée, celle des femmes est condamnée dans les termes les plus infamants (Michael FRANK).

Les sociétés anciennes sont patriarcales et hiérarchisent les soumissions, le père de famille dans sa maison, le roi dans son royaume, Dieu dans son univers. Toute une *Hausväterliteratur* exalte le rôle du père de famille. Néanmoins dès le XV^e siècle apparaît la possibilité d'une complémentarité fonctionnelle; la mère est en charge de l'éducation religieuse des enfants, rôle que renforce la Réforme protestante. Par ailleurs, le patriarcat tend à n'être plus un simple droit soumettant la femme aux volontés ou caprices du mâle, mais il engendre pour ce dernier un ensemble d'obligations. En témoignent les sentences des justices protestantes qui, sans remettre en cause la supériorité masculine, défendent les femmes contre les maris brutaux et ivrognes, tâchent de sauvegarder l'harmonie dans le couple, rappellent les maris à leurs devoirs. Pendant la période moderne, les interventions des tribunaux auraient plutôt fragilisé un patriarcat qui se serait renforcé au XIX^e siècle (Heinrich R. SCHMIDT).

Tout comme l'ivresse, le blasphème est constitutif de l'identité masculine. Dans les procès pour blasphème, il n'y a que 20% de femmes (mais elles sont toujours sous-représentées dans les archives judiciaires). Le blasphème est à la fois appel à l'aide à Dieu et défi à Dieu

pour montrer une force et une souveraineté qui défont. Blasphémer, comme boire, c'est être un homme, cela compense une impuissance réelle, c'est tout ce qui reste à l'homme qui subit les moqueries au cabaret ... Certains groupes sont prédisposés, les soldats, les marins ... Quant aux femmes qui blasphèment, elles nient leur sexe; leur cas est si grave que leurs propos, à la différence de ceux des hommes, sont littéralement transcrits dans les actes, sans doute pour justifier la plus grande sévérité de la punition (Gerd SCHWERHOFF).

La masculinité, ce sont aussi les gestes, les mimiques, les grimaces, les postures, les provocations, bref tout le langage du corps qui se déploie lors des conflits. A Zurich comme ailleurs, on parle avec son corps lors des affrontements souvent ritualisés. Le conflit démarre avec des injures verbales différentes selon qu'elles s'attaquent à l'honneur masculin ou féminin: l'homme est traité de voleur, la femme de putain ou de sorcière. Ensuite on se lance des pierres ou du fumier. Les hommes recourent aux armes; femmes comme hommes échangent des soufflets, se prennent aux cheveux. Les hommes portent des coups sur leurs poitrines, siège de l'honneur; les femmes préservent leurs seins. De façon générale, l'homme dispose d'un arsenal verbal et gestuel très riche pour défendre sa virilité; les femmes n'ont pas, elles, une stratégie strictement connotée féminine (Francisca LOETZ).

Toutes ces contributions montrent l'importance du temps, des lieux, des conditions, des âges, mais aussi le poids de la personnalité de l'historien(ne) dans la construction des rôles sexualisés. Issue de la *Gender history* et de l'histoire de l'homosexualité, une nouvelle histoire sexuée au masculin tâche de trouver ses marques. Ce petit volume y contribue avec brio.

Claude MICHAUD, Paris

Rituale der Geburt. Eine Kulturgeschichte, hg. von J. SCHLUMBOHM, B. DUDEN, J. GÉLIS und P. VEIT, München (Beck'sche Verlagsbuchhandlung) 1998, 357 S.

Der vorliegende Band ging aus gemeinsamen Diskussionen einer international und interdisziplinär zusammengesetzten Forschungsgruppe hervor, die sich seit 1994 einmal jährlich in Göttingen traf. Den institutionellen Rahmen bildeten das Max-Planck-Institut für Geschichte und die Mission Historique Française en Allemagne, was sich u. a. auch in der Herausgeberschaft des Bandes zeigt. Die Kulturgeschichte setzt sich zusammen aus 15 Beiträgen rund um die Themenschwerpunkte Menschen um die Gebärenden (I.), Wissen, Kompetenz, Konflikte (II.), In der Klinik (III.) und Zwischen Leben und Tod (IV.) und sie umfaßt schwerpunktmäßig den Zeitraum vom 17. bis zum 20. Jh.

Forschungsfragen und -perspektiven, die die Beiträge des Bandes präsentieren, sind stark inspiriert von der v. a. von Jaques Gélis, Françoise Loux u. a. lancierten Methode, ethnologische bzw. volkskundliche Quellen und Fragestellungen in die Betrachtung von Geburt und Geburtshilfe einzubeziehen und damit die in der Wissenschafts- und Medizingeschichte vorherrschende »Perspektive von oben«, also die reine Orientierung auf die Spezialisten (oder, wesentlich seltener: Spezialistinnen) der medizinischen Geburtshilfe zu durchbrechen. Vor allem wird die Perspektive der Gebärenden und ihres sozialen Umfeldes (nicht zuletzt: der Väter) sichtbar gemacht und es wird die Interaktion der Helfenden und der Gebärenden als ein sozial und kulturell eingebettetes und begleitetes Phänomen sichtbar.

Inwiefern man tatsächlich »Vom Untergang der Geburt im späten 20. Jh.« sprechen kann, wie dies Barbara DUDEN mit Blick auf die Durchsetzung von pränataler Diagnostik und Medizintechnik tut, mag dahingestellt bleiben. Sicherlich aber haben sich Geburtshilfe und auch Geburtserleben und -erfahrungen im Zuge der Verwissenschaftlichung und Medikalisierung seit etwa 200 Jahren, verstärkt aber vor allem seit der Mitte dieses Jahrhunderts für die meisten Menschen massiv verändert. Dies nicht zuletzt auch auf dem Hintergrund ver-